

Les Hommes du jour

Dessin de A. Delannoy

Texte de Flax



Per Fol 213

Jean RICHEPIN

N° 30
10 Centimes

Le prochain numéro sera consacré à
Stéphen PICHON

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
3, Rue des Grands-Augustins, 3 — PARIS (6^e)

Administrateur: **HENRI FABRE**



Abonnements

UN AN.	6. »
SIX MOIS.	3. »
TROIS MOIS	1.50
ETRANGER.	8. »

JEAN RICHEPIN

En cette période d'abusive chaleur, de fusillades, d'arrestations et de lumières qui s'éteignent brusquement, il est vraiment rafraîchissant de parler un peu de poésie et de littérature. C'est comme si, après la traversée d'un désert, à dos de chameaux (je ne parle pas de nos hommes politiques), nous abordions dans un oasis de verdure et de calme.

Ah ! ne plus songer à Clemenceau, à ses noirs desseins, à ses piètres calembours ; ne plus parler de Briand, de Viviani et d'autres rênégats de moindre importance : ne plus s'occuper du gendarme Maujan, ne plus patauger dans toutes ces hontes et toutes ces ignominies et se plonger délicieusement dans la lecture des *Blasphèmes*, de la *Mer*, de la *Chanson des Gueux*, relire et réapprendre ces poèmes fougueux, aux vers sonores, aux alexandrins échevelés où vibre et chante éperdûment l'âme de ce gueux, de ce révolté impénitent que fut Jean Richepin avant, bien avant l'Académie... Ah ! piquer une tête dans cet océan de lyrisme, fendre d'un bras vigoureux ces flots de poésie tumultueuse... Quelle joie et quel réconfort !... Et peu à peu se sentir devenir poète, voir des ailes vous pousser, s'élancer vers les nuages, à travers les ouragans,

Plonger dans les éclairs sa tête révoltée
Pour y voler le feu.

et chercher dispute à Dieu, créer de nouveaux paradis, imaginer des mondes fantastiques et impossibles et ne redescendre sur la fange de notre globe que pour essuyer, sur le visage d'un gueux, la sueur qui dégouline et la crasse qui s'émiette... Hein ! cela ne vaut-il pas infiniment mieux que de s'occuper des petites querelles et des absurdes conflits qui sévissent entre les hommes ?

* *

Ce qui fait la supériorité de Jean Richepin, c'est que presque seul de tous les écrivains contemporains, il s'est garé de la politique comme de la peste. Alors que les neuf-dixièmes des hommes de lettres d'aujourd'hui croient devoir dire leur mot sur les problèmes de notre temps et se mêler aux luttes du Forum (style noble), lui a su demeurer opiniâtrement à l'écart. Il ne s'est jamais embarqué dans la galère. Il avait d'autres soucis et d'autres désirs. Il voyait plus haut et plus loin. Que lui importait, à ce poète grandiloquent qui sait, à l'occasion, devenir sublime, nos mesquines batailles ! S'il consent à désertier les hauteurs et à redescendre sur la terre, c'est pour se mêler aux gueux, aux misérables, aux parias, à tous ceux dont l'amour de l'indépendance fait battre le cœur, à tous ceux dont il s'est proclamé le Roi.

Venez a moi, claquepatins,
Loqueteux, joueurs de musettes,
Clampins, loupeurs, voyous, catins,
Et marmousets et marmousettes,
Tas de traîne-culs-les-housettes,
Race d'indépendants fougueux,
Je suis du pays dont vous êtes,
Le poète et le roi des gueux.

Et ce roi nous a présenté sa cour, une véritable cour des miracles où les voyous les plus noirs, les arsouilles les plus ténébreux, les filles de joie, les dos, les marmites, les chemineaux des villes et des champs prennent des allures de gentilhommes et de princes.

Ah ! ce ne fut pas sans quelques difficultés. On n'était pas habitué à voir apparaître de tels personnages ; leur langage choquait ; leurs manières faisaient peur. Bien loin de vouloir atténuer l'effet singulier

qu'ils produisaient, le poète, au contraire, pour les rendre plus saisissants, oubliait leurs attitudes. Comme il l'a expliqué, lui-même, il présentait ses héros « à la bonne franquette d'un style en manches de chemise ».

Et tous ses gueux, tous ses voyous, toute cette basse crapule qui provoquait autrefois des nausées est entrée depuis à l'Académie Française. Elle a conquis droit de cité. Elle est reçue dans le monde. Le Roi des Gueux a su mener loin ses sujets. S'ils ne sont pas sensibles à l'honneur qui leur est fait, c'est qu'ils sont difficiles.

* *

La *Chanson des Gueux* a valu un mois de prison au poète et lui a apporté la gloire. Quelques critiques poussèrent, lors de son apparition, des cris d'effroi. Qu'était-ce donc que cette littérature ? Richepin s'est chargé de nous l'expliquer, dans sa préface à la *Chanson des Gueux* :

« C'est une brave et gaillarde fille qui parle gras, je l'avoue, et qui gueule même, échevelée, un peu ivre, haute en couleur, dépoitraillée au grand air, salissant ses côtes hardies et ses pieds délurés dans la glue noire de la boue des faubourgs de Paris ou l'air chaud des fumiers paysans, avec des jurons souvent, des hoquets parfois, des refrains d'argot, des gaités de femme du peuple, et tout cela pour le plaisir de chanter, de rire, de vivre, sans arrière pensée de luxure, non comme une mijaurée libidineuse qui laisse voir un bout de peau, afin d'attiser les désirs d'un vieillard ou d'un galopin, mais bien comme une belle et robuste créature, qui n'a pas peur de montrer au soleil ses tétons gonflés de sève et son ventre auguste ou resplendit déjà l'orgueil des maternités futures. »

Il n'y avait, en effet, dans le premier volume du poète, ni obscénité, ni outrages aux bonnes mœurs, pour parler le langage de nos moralistes. Il y avait la vie débordante, avec ses joies, ses douleurs, ses saletés ; il y avait l'immense peuple des miséreux et des souffreteux, des révoltés et des résignés, les « hurlubiers », les gouges au front plein de frisettes », les « momignards nus sans chemisettes », les « vieux à l'œil cave, au nez rugueux, au menton en casse-noisettes ». Et tout ce troupeau, tout ce monde auquel Richepin disait :

« Tu vivras, monde qui végètes »,

il le faisait vivre et parler et se plaindre ; il lui faisait dire ses soucis, crier ses rages, clamer ses espoirs, avec une telle intensité, une telle crudité, une telle violence et, aussi, de loin en loin, avec une amertume décevante ; c'était, en un mot, une telle œuvre de vérité, un tel poème vécu et souffert qu'unaniment on salua le grand poète qui venait de naître.

* *

Ces gueux qu'il nous a présentés comme des demi-dieux, Richepin les a aimés réellement. Il a vécu parmi eux. Ce bohème trainant ses souliers éculés dans les brasseries du quartier, ou sur les routes poussiéreuses, à travers les campagnes ; ce vagabond sans asile, aujourd'hui professeur, demain marin et débardeur, qui n'aimait rien tant que dormir tête nue sous les étoiles ; ce nomade qui songeait, en fumant sa pipe, à ses ancêtres touraniens et écoutait chanter le sang de ses artères ; ce bohémien athée qui crachait à la face du ciel ; cet athlète qui pratiquait la poésie comme un sport et taquinait la muse à coups de trique, nous a

donné, avec la *Chanson des Gueux*, son âme entière. Il nous a dépeint les sans-le-sou, les sans-gîte, tels qu'il les a vus, lui, sans se soucier de savoir comment les autres les voyaient. Et avec quelle pitié, il s'est penché sur eux ; avec quelle tendresse, il sait leur causer et les faire causer ; avec quelle angoisse, il les suit dans leur vie misérable, à travers les déboires, excusant leurs vices, leur soufflant la révolte, les donnant en exemple aux autres hommes, les exaltant. Rappelez-vous les « Oiseaux de passage ». Le poète n'a pas assez de haine pour le philistin qu'il invective et voyez comme il parle de ces oiseaux que sont les gueux, oiseaux assoiffés d'air pur, d'idéal, de clarté :

Regardez-les passer ! Eux ce sont les sauvages.
Ils vont où leur désir le veut, par-dessus monts,
Et bois, et mers, et vents, et loin des esclavages,
L'air qu'ils boivent ferait éclater vos poumons.

Ah ! oui, il les aimait, les gueux, autrefois... avant le succès et l'Académie... Il y a quelques années, un chemineau lui déroba quelques poules. On a raconté que le chantre des truands et des mendigots porta plainte. Sa sollicitude pour les miséreux lui fit découvrir le véritable moyen de fournir gratis pro deo un abri au chemineau, un abri pour reposer sa tête, une gamelle pour apaiser sa faim.

* *

Et les *Blasphèmes*. Les hommes de ma génération sont nombreux qui les ont lus et relus ; pour moi, ce petit volume de vers était comme une sorte de bréviaire.

Les « Sonnets amers », « le Juif errant », la « Prière de l'Athée », l'« Apologie du Diable », la « Mort des Dieux » et la « Chanson du sang », surtout cette « Chanson du sang », où passe un souffle de furieuse indépendance et où s'affirme le nihilisme du poète, nous y avons appris la haine des Dieux, le mépris des lois et des préjugés. Le volume était dédié à Maurice Bouchor, et Richepin qui disait de lui-même :

J'ai les os fins, la peau jaune, des yeux de cuivre,
Un torse d'écuyer et le mépris des lois

y montrait tout son dédain des philosophes et des philosophies, rejetant le positivisme, cette science des ramasseurs de bouts de cigares et le matérialisme des chercheurs de lois pour aboutir franchement et carrément :

« A la négation sereine et radicale. »

A la vérité, on sent un peu trop dans cette série de poèmes à prétention philosophique, l'influence de Lucrèce. Exceptions faites pour les « Sonnets amers » et pour la « Chanson du sang », nulle originalité. Mais qu'est-ce que le bon Dieu prend pour son rhume ; quelles ruées à travers l'idéal ; quelle hécatombe de dieux, d'entités, de symboles. Le ciel s'effondrait ; le paradis s'évanouissait ; même la déesse Raison, la déesse Nature, le dieu Progrès, le Soleil, la Lune, les Etoiles, la Nuit, le Jour, la Vie, la Mort, rien ne résistait aux coups du poète féroce qui se répandait en invectives et en injures et engueulait ses personnages comme un charretier :

« J'ai rêvé que la Nuit n'était que la putain
« D'un vieux soudard, paillard qui la paie enbutin.

« O flots de l'éternelle houle,
« La Vie est une putain saoule.
« Qui dans l'infini hurle et roule
« Sans savoir ni comment ni pourquoi...

Tout serait à citer. Après ça, Richepin nous promettait le *Paradis de l'Athée*, qui devint plus modestement : *Mes Paradis*. Et il disait à Maurice Bouchor, doux

poète, versé dans l'humanitarisme : « C'est ton sang bleu d'Arya qui t'a remonté au cerveau. » Et il s'esclafait, il ricanait, il jetait de larges crachats sur la face sempiternelle de Dieu :

Pour l'éternité perdue
Dussé-je être torturé,
Qu'il réponde et qu'il me tue,
Ou c'est moi qui le tuerai.

Hélas ! le blasphémateur, l'impie, le mécréant s'est amadoué. Il n'a pas tué Dieu. Dieu ne l'a pas tué, non plus, mais il l'a rendu bien malade, puisque Jean Richepin, avant d'entrer à l'Académie, était déjà entré, dévotement, à l'église.

* *

Jean-Auguste-Ernest-Jules Richepin, nous vient d'Algérie. Il est né, le 4 février 1849, à Médéah. En réalité, ce n'est pas un homme du Midi ; il est originaire de l'Aisne, petit-fils de paysans de la Thiérache, fils d'un médecin militaire qui tint garnison en Algérie. Quant à sa mère, c'était une beauceronne.

On le plaça, tour à tour, au lycée Napoléon, au lycée de Douai, au lycée Charlemagne, à l'École normale supérieure. Chose étonnante. Le futur poète, le Touranien, le Nomade qui devait épater sa génération et triompher dans les brasseries littéraires, par sa violence, ses emportements, sa soif de liberté, fut un écolier modèle, un fort en thèmes. Il récoltait les premières places et les premiers prix. Au lycée de Douai, où il préparait sa philosophie, son nom s'étalait au palmarès. Il avait, comme professeur, Ollé-Laprune, qui lui faisait obtenir cinq premiers prix, dont celui d'instruction religieuse. Richepin était aussi classé au cahier d'honneur où l'on trouve onze de ses devoirs, chiffre sans précédents, dont huit dissertations philosophiques, un discours latin, une version traduite en vers, une composition d'histoire sur l'œuvre de Pierre-le-Grand et Catherine II.

Venu à Paris, vers la fin de l'Empire, il s'imposa rapidement dans les cénacles. Dès le début, en guise de protestation contre les parnassiens, il avait fondé avec Bouchor, Paul Bourget, Ponchon et Goudeau, le groupe des *Vivants*. Il venait quelquefois au Procope, une succursale du Chat-Noir où ont défilé tous les poètes contemporains. A cette époque, Richepin était sans le sou ; il buvait ferme ; se saoulait de temps en temps. Emile Goudeau nous a raconté nombre d'anecdotes amusantes, datant de cette période.

On le rencontrait surtout sur le bou! Mich' en compagnie de Ponchon, grand buveur d'absinthe.

Salut ! Ponchon ! Salut trogne, crinière, ventre !

qui depuis, le malheureux, s'est mis au picon ! et de Bouchor, l'homme riche de la bande. C'étaient les trois inséparables.

* *

Vint la guerre de 1870. Richepin se battit à l'armée de l'Est et fut de retour pendant la Commune. Il commença à collaborer à de jeunes revues et à donner ses premiers vers. Il écrivit en collaboration avec André Gill une pièce en vers : *le Fou*.

Après ça, il lui arrive mille aventures ; il part le bâton à la main, sur la grande route ; il suit les bohémiens ; il se fait matelot. Le voilà de retour à Paris, et sur le pavé de la capitale, il demeure le nomade qu'il a toujours été et qu'il a magnifiquement chanté.

Tout à coup, c'est la gloire. Il publie la *Chanson des Gueux*. Le tapage fut effroyable. Les critiques partirent en guerre contre lui. L'un d'eux même alla jusqu'à écrire que ce livre était une mauvaise action. Résultat : poursuites, un mois de prison, 500 francs

d'amende et quelques pièces de vers plus particulièrement hardies, supprimées.

Et Richepin continue. Il publie des romans dont *Madame André*, des nouvelles, les *Morts bizarres*, un autre roman, la *Glu*, son chef d'œuvre. Mais voici la liste à peu près complète de ses œuvres.

En vers : la *Chanson des Gueux* (1876), les *Caresses* (1877), les *Blasphèmes* (1884), la *Mer* (1886), *Mes Paradis* (1894), la *Bombarde* (1899).

En prose : les *Etapas d'un Réfractaire* (1872), les *Morts bizarres* (1876), *Madame André* (1878), la *Glu* (1881), le *Pavé* (1883), *Miarka la fille à l'Ourse* (1883), *Sophie Meunier* (1884), les *Braves Gens* (1884), *Césarine* (1888), le *Cadet* (1890), *Truandaille* (1890), *Cauchemar* (1891), *Miseloque* (1892), l'*Ainé* (1893), *Flamboche* (1895), les *Grandes Amoureuses* (1896), *Contes de la Décadence latine* (1898), *Lagibasse* (1899), *Paysages et coins de rue* (1900), *Contes espagnols* (1901).

Au théâtre : l'*Etoile* (avec A. Gill, 1873), la *Glu* (1883), *Nana Sahib* (1883), *Monsieur Scapin* (1886), le *Flibustier* (1888), le *Chien de garde* (1889), le *Magé*, opéra (1891), *Par le Glaive* (1894), *Vers la joie* (1894), le *Chemineau* (1897), la *Martyre* (1899), les *Truands* (1899), la *Gitane* (1900), l'*Impératrice* (1901), *Don Quichotte* (1905), *Miarka*, joué à l'Opéra-Comique.

On le voit. Richepin est un travailleur. En une seule année, il trouve le moyen de donner un roman et deux pièces de théâtre. Ajoutons qu'il a toujours collaboré à un ou plusieurs quotidiens et qu'actuellement encore, il est chargé de la chronique théâtrale à *Comœdia*.

* *

Il est indispensable, puisque nous parlons ici d'un maître écrivain, de donner les appréciations de quelques critiques. On sait, d'ailleurs, que les critiques sont experts dans l'art de découvrir dans une œuvre tout ce qui ne s'y trouve pas. C'est ainsi que Jules Lemaitre a découvert dans les poèmes de Richepin l'influence de Pline l'Ancien, de Juvénal, de Musset, de Hugo, de Virgile, de l'abbé Delille, de Villon, de Marot, de Rabelais, de Régnier, de Lamartine, de Lucrèce, etc., etc. Est-il possible que tant d'auteurs aient contribué à la formation intellectuelle de Richepin et quelle est la part de Richepin lui-même dans son œuvre ?

Sûrement, avec un peu plus d'attention, notre délicieux critique n'eût pas manqué d'y trouver aussi la trace d'Esopé, d'Ibsen, de Voltaire de l'auteur de Ramayana et de quelques autres.

Verlaine n'aimait pas Richepin. Le poète de *Sagesse* ne lui pardonnait pas ses *Blasphèmes* dont il dit que la « grosse trivialité ne le cède qu'au banal de la forme. »

Emile Faguet est d'un autre avis. Il voit dans Richepin une des figures les plus curieuses de la littérature poétique contemporaine. « Il a écrit, dit-il, des poèmes qui ressemblent à des toiles soit de Callot, soit de Goya, dans la *Chanson des Gueux* ; il a écrit des poèmes franchement sensuels et souvent d'une belle ardeur païenne dans les *Caresses* ; il a naturellement le vers sonore, la période poétique vaste et nombreuse et une riche et forte couleur. »

Catulle Mendès déclare qu'il a été « un des plus purs, un des plus parfaits parmi les ouvriers augustes du vers ».

Rappelons que Hugo a salué dans Richepin le poète de l'avenir et que Zola, difficile pourtant, l'a désigné comme le poète se rapprochant le mieux de la formule naturaliste.

Laissons messieurs les critiques et, pour terminer, donnons simplement notre opinion sur le poète des gueux.

Pour nous, Jean Richepin, avec tous ses défauts et toutes ses imperfections est incontestablement un des plus grands poètes du siècle. Sa fougue, son imagination débordante, la sonorité et la brutalité de son vers le classent parmi les meilleurs d'entre les romantiques ; c'est un romantique venu après Baudelaire, un romantique qui s'exprime à rebours et demande son inspiration aux plus basses réalités, affectionnant la trivialité des expressions, la crudité des mots. On a mis souvent en doute sa sincérité. Certes, elle n'est pas égale partout, au cours de son œuvre. Le rhéteur montre souvent le bout de l'oreille. Tels poèmes sont purement des tours de force où apparaît le virtuose, l'acrobate qui trouve une rime à triomphe et qui met au-dessus de tout le souci d'épater le bourgeois.

Fais leur prendre enfin tes vessies
Pour des lanternes, sacrebleu !

Mais il y a aussi, chez Richepin, des moments d'absolue sincérité, où il exprime bien simplement et avec une émotion qu'il sait communiquer au lecteur, les choses vues et vécues. Son amour des gueux, des petits, des misérables, il l'a répandu tout au long de son œuvre ; sa pitié fraternelle, il l'a étendue jusqu'aux choses, elles-mêmes :

Je suis de ces rêveurs qui dans leur amitié
Donnent aussi leur part à l'inerte matière
Et partagent leur cœur à la nature entière.

Ce qui restera surtout de lui, ce sont ses petits poèmes courts, argotiques, brutaux, où l'on entend parler librement les mendigots, les truands, les marins, sans souci des convenances et des préjugés ; ce sont ses petits tableaux, ses coins de rue, ses paysages vigoureusement brossés ; ce sont aussi ses chansons populaires, grossières, cyniques, ordurières souvent, mais où Richepin sait être lui-même, et ne doit rien à personne.

* *

Pour le reste, il a complètement échoué. Mauvais auteur dramatique, et romancier de second ordre, il a constamment cherché sa voie parmi les aryas maudits et ce touramier égaré, ce nomade qui ne sait se reposer et trouver le port demeure au milieu de nous comme un étranger. Il lui manque quelque chose. Il lui manque justement ce sang bleu de l'Arya dont il parle avec mépris. Il lui était réservé de pousser de beaux cris de colère, de proférer d'inoubliables blasphèmes, de magnifiques injures, mais non de créer l'œuvre définitive, harmonieuse, complète. Chacun de ses livres représente un effort, un essai ; ce n'est jamais le chef-d'œuvre total.

Maintenant le poète a vieilli ; le vagabond fatigué s'endort dans le lit de dame Académie et endosse l'habit vert. Les succès mondains et la fortune l'ont assagi. Bah ! ne lui cherchons point sottement querelle. Songeons que Jean Richepin est demeuré, malgré tout, un artiste honnête et conscient et qu'il a été bien près, bien près du génie.

Et saluons le plus magnifique poète de la Révolte et de la Misère qu'il nous a été donné d'entendre ; saluons le chantre brutal des truands, des vagabonds et des bohèmes ; celui qui à force de talent et de travail a su consolider sur son front la couronne qu'il avait choisie et demeura pour toujours le Roi des Gueux.

